

Questions historiques

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926



De l'influence de l'Égypte sur le monde antique.

L'Égypte est le pays de l'Orient qui a le plus fourni au monde antique. Hérodote l'avait soupçonné. Depuis dix ans, de nombreuses découvertes et d'innombrables recherches ont justifié la vague pensée du premier historien. Des nations qui, au temps des grandes monarchies ou des épigones d'Alexandre, ont fait l'instruction des cités et des empires, c'est l'Égypte qui a donné le plus de leçons durables. Commencé sous les Pharaons, ce rôle d'éducatrice a persisté sous les Ptolémées et sous les préfets de Rome. Notons ici, et sans vouloir être complets, quelques-uns des enseignements que les cités méditerranéennes ont reçus de l'Égypte, ceux du moins que l'érudition de ces dix dernières années a cru pouvoir constater. Je ne prétends pas garantir toutes ces théories, mais je tiens à montrer que les savants contemporains, dès qu'ils veulent remonter à la source des choses anciennes, sont invinciblement attirés vers l'Égypte.

*
**

L'histoire de l'alphabet, ce principe de toute culture humaine, le prouve bien. M. Philippe Berger, qui a écrit cette histoire dans un livre savant et pittoresque¹, a montré d'une manière saisissante comment les vieux caractères égyptiens ont donné naissance à l'alphabet de la Phénicie. Les gens de la côte cananéenne ont simplifié l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens; ils l'ont réduite à 22 signes, correspondant aux sons essentiels et se prêtant à toutes les combinaisons possibles. C'est cet alphabet phénicien qui, transformé par les Grecs, a fait le tour du monde et dont l'humanité sera éternellement tributaire :

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris².*

1. *Histoire de l'Écriture dans l'antiquité*, 2^e édition, 1892.

2. Lucain, *Pharsale*, III, vers 220 et 221.



Mais Lucain est oublieux de l'Égypte, à laquelle Champollion, Rougé¹ et M. Berger ont rendu son droit de priorité. Les Cananéens lui ont emprunté l'écriture, c'est-à-dire l'instrument nécessaire de leur puissance commerciale, comme ils lui ont emprunté leur art, leur architecture, et une si bonne part de leur mythologie. Pendant toute la première période des temps antiques, « l'Égypte exerça sur l'art naissant des peuples une influence analogue à celle que la Grèce devait exercer plus tard sur tous les rivages méditerranéens² ».

*
**

On lit dans Hérodote³ : « Presque tous les dieux sont venus d'Égypte. » Dès le xvi^e siècle avant notre ère, dit M. Foucart⁴, le couple divin d'Isis et d'Osiris pénétra dans le sanctuaire le plus vénéré de l'Attique, à Éleusis : il s'y maintint toujours, en dépit de toutes les transformations du culte éleusinien ; et plus tard, au vii^e siècle, c'est à la contrée du Nil encore que les prêtres de la Déméter grecque demandèrent la mystérieuse doctrine de la vie humaine. De même que les secrets orphiques, les secrets éleusiens ont été puisés à la pure science de la théologie égyptienne.

Voici de quelle manière, avec sa connaissance exquise des choses d'autrefois, M. Pottier a résumé, il y a quelques mois à peine, ce que la Grèce antique a reçu de l'Égypte.⁵ « Si l'on veut bien récapituler toutes les richesses intellectuelles qui de l'Égypte ont émigré en Grèce et en Italie, on comprendra ce que nos ancêtres grecs et latins ont gagné alors, pour nous le léguer ensuite. D'Égypte sont venus en architecture les formes de la pyramide, de l'obélisque, du labyrinthe, l'application du décor végétal à la colonne, tout l'ornemanisme issu de la fleur stylisée, la science des constructions colossales, des grands dégagements de voirie ; en peinture la fresque et le procédé de la silhouette, la polychromie de la statuaire, toutes sortes de créations fantastiques comme le Sphinx, la Sirène, la Harpie, le Silène ; en industrie, l'invention du verre, et combien d'ustensiles pratiques de métiers, combien de formes de mobiliers, d'instruments de musique ? N'est-ce pas encore à l'Égypte que les Grecs ont dû quelques-unes de leurs croyances les plus spiritualistes, comme le jugement après la mort ? N'est-ce pas d'elle que l'humanité a

1. La chose a été définitivement prouvée par de Rougé en 1869.

2. Perrot, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. I, p. 858. On trouvera les preuves dans les sept volumes parus (1882-98) de cette œuvre, et dans l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, de M. Maspero (3 vol., 1895-9).

3. Livre II, chap. 50.

4. *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis*, 1895.

5. *Musée du Louvre ; catalogue des vases antiques en terre cuite*, 1899, p. 587.

appris à concilier deux idées, en apparence contradictoires, le culte du mort dans son tombeau, et la croyance à un séjour des bienheureux? N'est-ce pas aussi leur *double* et leur *ombre* qui revit dans les fantômes et les revenants de nos campagnes? Sur combien de parties importantes de notre vie moderne le sceau de l'Égypte est encore marqué, et combien avant nous la Grèce et Rome en avaient subi l'empreinte! »

*
**

De la Phénicie et de la Grèce, passons à la grande métropole commerciale de l'Occident, Carthage. — Depuis trois ans, on y a fait de merveilleuses découvertes. Des richesses d'art s'accumulent dans les musées de Carthage et du Bardo. M. Gauckler et M. Delattre, qui dirigent ces fouilles, sont les plus heureux des chercheurs. Nous travaillons péniblement dans les bibliothèques pour trouver une conclusion nouvelle, et qu'on nous chicane toujours : ils voient le passé jaillir du sol avec une incomparable certitude. — Au printemps de 1899, M. Georges Perrot¹ et M. Philippe Berger² ont visité les grands musées tunisiens : tous deux ont rapporté de ces excursions deux impressions profondes, et semblables chez l'un et l'autre.

D'abord, c'est que Gustave Flaubert, dans *Salammbô*, a deviné Carthage. Il ne la connaissait que par les textes, peu explicites et peu pittoresques ; de son temps, les débris mis au jour étaient insignifiants. Or, la Carthage qu'il décrit, ressemble à celle qui, sous nos yeux, ressuscite de ses nécropoles. « Essayez », dit M. Perrot, « de vous figurer la femme carthaginoise de la haute classe d'après les masques trouvés dans les sépultures, ainsi que d'après les bijoux et autres objets de toilette qui les y accompagnaient : l'image que vous restituerez ainsi ne différera pas sensiblement de la *Salammbô* que Flaubert nous montre, en son costume d'apparat, aux cérémonies du culte de Tanit. » Le roman de Flaubert, dit de son côté M. Berger, « donne la sensation d'un réalisme sensuel et puissant, ployant sous l'accumulation des détails et sous le poids des ornements précieux, qui n'est pas en contradiction avec ce que les monuments nous laissent entrevoir. Flaubert devait avoir l'âme quelque peu carthaginoise. » Et M. Perrot conclut : « Il voit gros ; mais, en somme, il a vu juste. »

Le seconde sensation qu'ils ont éprouvée en Tunisie, c'est que ce monde des morts carthaginois est tout entier imprégné

1. *Revue de l'art ancien et moderne*, 1899, juillet et août.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1899.

d'influences égyptiennes. Rien de saisissant, à cet égard, comme les masques en terre cuite qu'on trouve fréquemment dans les tombes puniques : si le regard et les traits du visage annoncent des physionomies originales et presque une inspiration grecque, c'est le style égyptien qui a créé ces lourdes coiffures, relevées sur le devant par un bandeau, s'étalant en longues tresses des deux côtés de la tête, complétées encore par les bijoux des boucles d'oreille. « A voir certains de ces masques de femmes », dit M. Berger, « on croirait des masques de momies ». Les amulettes en verre, déposées en si grand nombre dans les sépultures, reproduisent des sujets familiers à l'Égypte. Au fond des cercueils, luisait l'œil sacré d'Osiris, ou séjournait la figure trapue du dieu Phtah. Les bagues et les scarabées abondent, portant parfois des légendes égyptiennes. L'illusion est souvent telle qu'on oublie Carthage et qu'on se croit transporté sur les bords du Nil ¹.

*
* *

Rome, victorieuse de Carthage, fut vaincue à son tour par l'Alexandrinisme. Il est à peine besoin de rappeler, après M. Lafaye ², que les Alexandrins ont été les plus goûtés parmi les professeurs de poésie que le monde oriental déversa sur Rome. Catulle, comme ses précurseurs, leur emprunta les procédés de sa métrique, la symétrie de ses compositions, son amour des petits genres et des petits sujets, ses vellétés de pédantisme scientifique : il continue, dans une langue encore rude, l'œuvre délicate et raffinée des stylistes alexandrins. ³ Dans un livre plein de rapprochements, M. de La Ville de Mirmont a définitivement marqué tous les emprunts mythologiques que Virgile avait faits aux *Argonautiques* d'Apollonios : si ce poème n'avait pas été écrit, l'*Énéide* ne serait pas ce qu'elle est, et Virgile est bien plus de la lignée alexandrine que de la descendance d'Homère ⁴.

Les empereurs ont fait comme les poètes leurs contemporains. Quand ils ont voulu doter Rome et l'Empire d'une bureaucratie savante et d'une police précise, ils ont demandé des leçons à leurs précurseurs, les Ptolémées. — Le service des incendies est le plus nécessaire à la vie d'une grande ville, Alexandrie en possédait un, et fort bon ; Rome l'imita. Le « chef de nuit » de la cité

1. *L'Alexandrinisme et les premiers poètes latins ; l'Alexandrinisme chez les précurseurs et amis de Catulle ; les Grecs professeurs de poésie chez les Romains*, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, 1893 et 1894.

2. Lafaye, *Catulle et ses modèles*, 1894.

3. Apollonios de Rhodes et Virgile, *la Mythologie et les Dieux dans les Argonautiques et dans l'Énéide*, 1894.

4. Cf. La Ville de Mirmont, *Apollonios de Rhodes et Virgile*, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1894.

égyptienne, *νυκτερινός στρατηγός*, devint le prototype du *præfectus vigilum* de la métropole latine ; à Rome comme à Alexandrie les pompiers furent enrégimentés et traités en soldats¹. Nous ne citons que cet exemple, on en trouverait par dizaines dans le droit fiscal et l'administration politique de la monarchie romaine.

Il y a plus : l'autorité impériale, sous sa forme absolue, monarchique et divine, se rapproche tellement de la royauté tyrannique et sacrosainte des dynastes ptoléméens qu'on est tenté de croire que celle-ci a suggéré l'autre. Le pompeux « testament d'Auguste », *index rerum a principe gestarum*, rappelle ces longs et orgueilleux récits que les souverains orientaux laissaient de leurs campagnes et de leurs victoires². Comme les Ptolémées, les empereurs romains se sont fait honorer ou adorer vivants et morts ; comme eux, ils ont eu des prêtres dans leur capitale et les villes de leurs provinces, et le décret du sénat qui consacrait l'apothéose fait songer à ce décret des prêtres qui associait le Ptolémée aux dieux ses ancêtres : en Jules César s'était incarné Jupiter tout ainsi que Ra, le soleil, en roi d'Égypte³. — Aussi M. Mommsen, après avoir pendant si longtemps insisté sur les éléments républicains, juridiques et romains du « principat », semble maintenant regretter d'avoir trop négligé jadis les analogies qu'offrait l'Orient égyptien. Il a écrit ces phrases significatives⁴ : « C'est de l'Est qu'est venue cette forme nouvelle de l'État, comme de l'Est viendra la croyance nouvelle. L'empereur romain gouvernait l'Égypte ; il est donc presque aussi juste de dire que le successeur des Ptolémées était le maître à Rome, qu'il l'est de dire que le *princeps populi Romani* a régné sur les pays du Nil. Assurément, il y a une distance énorme entre le gouvernement d'Auguste et celui de Darius : mais il n'en faut pas moins affirmer que l'État romain a subi l'action des royaumes orientaux tempérée par l'influence hellénique. Entre l'Orient et Rome, Alexandrie était placée comme pour former pont. »

Remarquez que sur ce dernier point, les rapports politiques entre l'Égypte et l'Empire romain, les érudits ont à peine commencé leur enquête. Chaque jour, la découverte et la publication de nouveaux papyrus leur fournissent des renseignements d'un singulier intérêt⁵. Au fur et à mesure que ces archives desséchées se déroulent et s'entr'ouvrent, une lumière croissante éclaire l'his-

1. Hirschfeld, *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1891, p. 867.

2. Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V, 1885, p. 399.

3. Beurlier, *Le Culte impérial*, 1891, p. 3.

4. *Historische Zeitschrift*, 1887, p. 395.

5. Les trois grands recueils de papyrus ont commencé à paraître en 1898.

toire impériale tout entière¹. Nos héritiers apprendront de belles choses. Les papyrus transformeront peut-être la connaissance de l'antiquité gréco-romaine comme, dans ce siècle, l'épigraphie l'a renouvelée². « L'étude des papyrus sera l'épigraphie du vingtième siècle³. »

*
* *

Mais c'est comme artiste que l'Égypte alexandrine est souveraine. Elle commande à Rome par ses sculpteurs, ses ornemanistes, ses ciseleurs. — Il existe au Musée du Louvre une statue allégorique qui représente le Tibre : or, elle dérive d'une sculpture alexandrine, et elle est le pendant de la statue célèbre du Nil, conservée au Vatican; pour figurer leur grand fleuve national, les Romains ont recouru au fleuve captif de l'Égypte vaincue⁴. — Ces miniatures de bas-reliefs en stuc, récemment découvertes dans la maison de la Farnésine, sont les plus gracieuses fantaisies que le style gréco-égyptien ait pu inspirer aux modeleurs de la cité tibérine⁵. — Le mausolée des Jules, à Saint-Rémy de Provence, est contemporain d'Auguste, et sans aucun doute le plus complet et le plus original des monuments funéraires qui se dressent encore dans les provinces romaines. Or, les ornements qui l'encadrent, les guirlandes qui le décorent, les bas-reliefs qui en relèvent les façades, et jusqu'à ce trait profond qui sillonne le bord des figures, tout cela, dit-on, est tradition venue d'Égypte. Je ne dis pas qu'on ait eu raison de le dire. Mais on l'a dit, et fort bien⁶.

Rien, au premier abord, n'a une apparence romaine, impériative et vigoureuse, comme les bas-reliefs historiques des monuments impériaux, de l'arc de Titus et de la colonne Trajane. Cela semble bien marqué à l'empreinte du peuple-roi. Détrompez-vous : il y a dans toutes ces scènes des souvenirs fort nombreux des écoles grecques, et en particulier de celle d'Alexandrie. Et c'est celle-ci qui a mis dans ces compositions leur style pictural et leur réalisme pittoresque⁷.

1. Hirschfeld, *Sitzungsberichte der Akademie zu Berlin*, 1892, p. 824.

2. Pour s'en rendre compte, voyez les derniers travaux annoncés sur l'Égypte et les papyrus : Meyer, *Das Heerwesen der Ptolemæer und Ræmer in Ägypten*, 1900, et le 1^{er} n^o (1900) de la revue *Archiv für Papyrusforschungen*.

3. Goyau, *Rapport sur les progrès des Études d'histoire et d'épigraphie romaine*, 1899, p. 7.

4. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. II, 1897, p. 683 et s.

5. Voyez l'article de M. Collignon, sur *le Style décoratif à Rome au temps d'Auguste*, dans la *Revue de l'art ancien et moderne* de septembre et d'octobre 1897.

6. Salomon Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, 1894, p. 19-20.

7. Voyez Schreiber, *Die Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani*, 1888, (livre qui a eu une très grande influence), et chez nous, le très bon livre de Courbaud, *Le Bas-relief romain à représentations historiques*, 1899.

Dans la sculpture industrielle le triomphe de l'Égypte est plus absolu encore. La découverte du trésor de Boscoreale l'a consacré¹. Dans ces vases d'argent d'un si élégant relief, dans ces figures disposées avec une habileté si subtile, dans ces finesses exquises du dessin et du détail, dans ce doigté technique qui commence par le repoussé et reprend par le burin, l'art alexandrin nous apparaît comme « extraordinaire² » de sûreté, de précision, de souplesse et de désinvolture à la fois. Et le patriotisme égyptien s'est fait jour dans presque tous ces motifs de décoration : c'est la faune et la flore du Nil, ce sont les devises aimées de ses poètes, ce sont les jeux d'esprit, tantôt gais et tantôt macabres, des dilettantes du Musée. « Jouis dans ta vie », lit-on sur un gobelet, « car demain est incertain » :

ΖΩΝ ΜΕΤΑΛΛΑΒΕ ΤΟ ΓΑΡ ΑΥΡΙΟΝ ΑΔΗΛΟΝ ΕΣΤΙ.

Les Alexandrins jouissaient, mais, le disant en phrases aimables, ils faisaient, comme Horace, un métier utile, celui de poète et de philosophe. Et par-dessus tout, c'est, dans ce trésor inimitable et inestimable, la première pièce de la série, la coupe qui représente la ville d'Alexandrie, jeune, forte, belle et plantureuse, coiffée de la dépouille d'un éléphant, tenant de la main droite le serpent sacré, symbole de la royauté divine, et de la main gauche la corne d'abondance, d'où s'échappent les grappes pesantes et les grenades fécondes³.

Il n'y a pas jusqu'à la Gaule de l'Ouest et du Nord, perdue dans les brumes d'un Océan orageux, qui n'ait payé son tribut à l'Égypte. Celle-ci avait habillé à sa mode les dieux d'Éleusis et les Césars de Rome : elle l'imposa aux puissances barbares des terres celtiques. Le *Dis Pater*, la divinité souterraine des Gaulois, se transforma peu à peu sur le modèle du Sérapis d'Égypte⁴ : et cette fois, pénétrant à la fin des terres occidentales, la culture de l'Égypte payenne avait terminé sa tâche.

*
**

Il faut s'arrêter à l'Empire payen, pour ne point toucher au Christianisme. Pourtant, dès le second siècle, cette Égypte, où

1. En dernier lieu, voir l'admirable publication de M. Héron de Villefosse, dans la *Fondation Piot*, t. V, 1899.

2. Mot de M. Héron de Villefosse.

3. Pour les autres emprunts à la toreutique, à la glyptique ou à la verrerie égyptienne, cf. Courbaud, p. 294 et s., p. 358 et s. C'est un fait, qui se confirme chaque jour davantage, que les bas-reliefs imprimés sur les poteries rouges, si fréquentes en Gaule, reproduisent surtout des types égyptiens ; voyez là-dessus Dragendorff, dans les *Bonner Jahrbücher* de 1898, t. CIII.

4. Voyez Reinach, *Bronzes figurés*, toute l'introduction, et p. 137 et s.

Dieu avait tour à tour envoyé le peuple de l'Ancienne Loi et le Messie de la Nouvelle, était déjà regardée par certains chrétiens comme une terre sainte qui devait rayonner sur le monde converti¹.

Si l'on veut enfin savoir ce que signifie, dans l'histoire des forces humaines, la prestigieuse influence exercée sur Rome par Alexandrie, qu'on relise deux textes anciens. — L'un est la lettre de l'empereur Hadrien sur les gens de la grande cité égyptienne; on dit que ce document n'est pas de ce prince, il est en tout cas d'un ancien. Or, notez dans cette lettre ce mot essentiel : « Il n'y a pas dans Alexandrie un homme qui ne travaille », *civitas, opulenta, dives, fecunda, in qua nemo vivat otiosus*.² A Rome, il y avait près d'un million d'oisifs, mangeant un pain mendié et applaudissant des jeux stériles. La supériorité d'Alexandrie sur Rome a été la victoire du travail. — L'autre texte est la description que le géographe grec Strabon, contemporain d'Auguste et de Tibère, a faite de la ville d'Alexandrie. Il est presque plus émerveillé par elle que par Rome. C'est, dit-il, une agglomération de palais et de jardins, de monuments et de temples; des entrepôts, des magasins, des chantiers alternent avec les villas et les sanctuaires; des rues régulières sont bordées de longs portiques : tout révèle dans Alexandrie la splendeur de la société municipale, le désir de produire, la joie de vivre, le besoin de s'enrichir, le goût des aventures commerciales et la jouissance des richesses pacifiques³. La suprématie d'Alexandrie et de l'Égypte dans le monde latin a été la réaction de l'esprit humain après cette crise de force militaire qu'on est convenu d'admirer sous le nom de conquête romaine.

CAMILLE JULLIAN.

1. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 433.

2. Histoire Auguste, Vopiscus, *Vita Saturnini*, VIII, 5.

3. Strabon, livre XVII, chap. 1, §§ 6-13.



